

## Entretien avec Laurie Bellanca et Camille Louis / kom.post par Charlotte Imbault / mai 2020

**Charlotte Imbault :** Est-ce la première occurrence de votre projet Territoires-fantômes et gestes-paysages que vous allez présenter en août au far° ?

**Camille Louis :** Il n'y a pas de projet que kom.post mène qui puisse exister sans contexte précis. Nos problématiques, formats et angles d'approche sont toujours donnés par le contexte dans lequel on intervient. Le projet tel qu'il a commencé à être imaginé pour le far°, et dans ses multiples transformations depuis le début des échanges, n'a pas de précédent ; il a commencé spécialement pour Nyon. Véronique [Ferrero Delacoste] a eu vent de la manière dont kom.post travaille ce couple-là de singuliers et communs qui vient aujourd'hui rejoindre le sujet de la *fabrique des arts vivants*.

On a toujours nommé kom.post plus comme un « plateau des singularités » que comme un groupe constitué. Le commun ne préexiste pas, il se compose au croisement des singularités de chaque artiste qui vient le rejoindre. On fait attention à ce que chacun-e conserve ses espaces de travail, de recherche et de création propre. Cet équilibre vaut pour le fonctionnement général de kom.post, comme pour les différents projets. Pour celui que nous proposons au far°, notre équipe est donc faite de savoir-faire divers qui se rejoignent sans fusionner mais en s'enrichissant des différentes sensibilités, des différents langages présents. Celui de l'écoute et de la création sonore pour Laurie [Bellanca] et Benjamin Chaval, celui de la philosophie noué à la poésie et la fiction pour Maria Kakogianni et à la dramaturgie pour moi, et celui d'une pratique artistique de la cartographie pour Emmanuelle Nizou.

Ces communs singuliers chers à kom.post ont été au cœur de nos premiers échanges avec Véronique. On a commencé la rencontre peu avant que tout ne change – avant le confinement. Ce chemin commencé ensemble, on verra comment il prend forme. L'aboutissement n'est pas le rendez-vous du mois d'août uniquement. C'est très précieux cette manière de faire du far° : commencer un dialogue et se laisser la possibilité d'imaginer ensemble de quelle manière plus spécifique les artistes peuvent s'inscrire dans la durée.

**CI :** S'il y a un début au projet, pourrait-on dire qu'il part du territoire, de la ville de Nyon et de ses singularités ?

**CL :** Le début du projet, c'est le titre du far°, *Communs singuliers*, et c'est la manière dont kom.post travaille cette problématique, mais évidemment la matière qui nous permet de passer de la note d'intention à une forme et à une sensibilité, c'est la rencontre avec les singularités qui peuplent Nyon. Avant que tout ne change, on devait venir rencontrer un premier groupe de conversant-e-s qui grâce à l'échange que nous aurions eu ensemble, allaient nous orienter vers d'autres personnes à leurs yeux importantes à entendre pour notre recherche. La première rencontre physique n'a pas pu se faire et on s'est dit : renversons la situation, n'attendons pas de pouvoir venir rencontrer un groupe fantomatique, mais démarrons maintenant, rencontrons les singularités, chaque personne une à une.

**CI :** Comment s'est constitué ce premier groupe de personnes ?

**CL :** Nous ne sommes pas parties de personnes référentes du territoire de Nyon.

**Laurie Bellanca :** La première liste établie a été la résolution d'une conversation que nous avons menée, avec Maria et Emmanuelle et plusieurs membres de l'équipe du far°.

**CL :** En partant de ces « points de vie », c'est-à-dire des manières de vivre la ville de Nyon, les membres de l'équipe ont pensé à des personnes qui ne sont pas du tout des personnages emblématiques de la ville, mais davantage des personnes qui les rendent curieuses et curieux. Par exemple, un voisin ou une voisine du far°, que l'équipe croise tout le temps, mais qu'elle n'a jamais pu rencontrer lors une vraie conversation.

**LB :** Avant que l'équipe nous donne une première liste de conversant-e-s, on leur a transmis notre principe de dérives qui nous permet d'être déplacées par chaque singularité ou individualité rencontrée. On a une conversation avec une première personne qui va nous donner trois ou quatre noms, noms qui vont nous emmener ailleurs et ainsi de suite. On se met à ouvrir des brèches dans des cartographies impossibles à pré-penser autrement que de cette manière-là. Après leur avoir expliqué notre processus de travail, et partagé les problématiques dans lesquelles on était individuellement et collectivement, que ce soit plus politique ou plus esthétique sur comment arriver à mettre en place nos projets, l'équipe a préparé cette liste d'une dizaine de personnes. Elle est très hétérogène. On a beaucoup insisté sur la nécessité de l'hétérogénéité de ces conversations.

**CL :** On aurait pu partir tout autrement en prenant la « carte sociologique » de Nyon, avec ses différents secteurs d'activités et ses typologies de personnes. C'est tout l'inverse que l'on a fait : on s'est dit qu'il n'y a aucune identité première, que les personnes se singularisent à partir des conversations que l'on mène avec elles. C'est la question des « points de vie », empruntée au philosophe Emanuele Coccia : je me singularise par la manière dont je vis sur un territoire et dont je crée des relations avec les autres et non à partir d'une identité à laquelle une fonction m'a assignée.

**CI :** Une des premières sources du projet s'appuie sur cette liste de conversant-e-s. Avez-vous utilisé d'autres sources ?

**LB :** Il y avait deux autres sources au départ. On a demandé très tôt à l'équipe de partager avec nous leurs intuitions de programmation et qui étaient les artistes accueillies pour ce temps en août, mais aussi les projets au long cours, pour comprendre quel était le terreau de cette année 2020-2021. La troisième source concerne nos propres intuitions. Benjamin Chaval nous ayant rejoint plus tard dans le processus de création, ce moment-là d'un partage de premières intentions n'a concerné que Maria, Emmanuelle, Camille et moi. Chacune a posé pour elle-même sur le papier les pistes qu'elle pressentait, comme une manière de comprendre avec quelles lunettes chacune allait s'engager dans le processus.

**CI :** Cette méthode, de partir de premières conversations qui vous conduisent vers un deuxième cercle, etc., est-ce une méthode familière à kom.post ?

**LB :** C'est quelque chose que l'on fait depuis des années, à la différence cette fois-ci

que l'on a dû penser le « à distance » pour pouvoir en faire quelque chose, et pas simplement remplacer des rencontres physiques. On est dans un rapport quasi fantomatique au territoire, faisant de cette situation-là une donnée d'écriture.

**CL :** Ce protocole de passer de singularités à d'autres singularités conduites par les premières, c'est quelque chose de permanent que l'on construit également avec notre projet *La Fabrique du commun*. C'est ce qui nous passionne : rencontrer des territoires à partir des singularités qui l'habitent.

**CI :** Quelles sont les particularités de ces conversations ?

**CL :** Elles ne sont pas de simples entretiens de type questions/réponses qui seraient conduits par « raconte-nous ta vie ». La conversation est une manière de se faire déplacer par la singularité que l'on rencontre. Nous arrivons dans ces conversations avec des balises en tête, qui sont les points et les nœuds autour desquels on aimerait pouvoir converser avec la personne. Ce que l'on avait imaginé, avant le confinement, comme premiers axes de nos échanges, a beaucoup changé. On n'échange pas seulement autour de la singularité des « points de vie » sur un territoire que les habitant·e·s de Nyon ont un commun, mais autour d'un autre espace-temps que nous – eux en Suisse et nous en France – avons en commun à présent : ce singulier moment du confinement. On partage cette espèce de « fantomisation » de la ville. On ne peut pas parler de cet espace uniquement comme manquant. On essaye de reconvoquer les mémoires que les personnes ont de cette ville de laquelle elles sont coupées. Comment l'on se contacte ? Qu'est-ce que ça devient quand on ne peut plus se toucher ?

**CI :** Habituellement vous ne faites pas ces conversations à distance ?

**CL :** Jamais, parce que les gestes font partie très fortement de ce que l'on nomme conversation.

**LB :** Et le rapport que la personne développe au lieu et à l'heure. C'était assez déstabilisant, mais étrangement, ça nous a donné des hypothèses de résolutions qui finalement ont été assez pertinentes. Par exemple, on s'est empêché de regarder une carte de Nyon. Par contre, on a demandé à toutes les personnes avec qui on a fait ces conversations de nous décrire l'endroit où elles aimaient prendre leur café. On a une cartographie pas tout à fait coïncidente d'une personne à l'autre : on constate des zones très épaisses qui viennent se concentrer sur telle place ou tel bord du lac ou tel café qui apparaît plusieurs fois alors que les personnes sont très différentes. Ça crée des zones un peu élastiques. Si on avait été physiquement sur place, on aurait été éblouies par notre propre expérience de la ville. À distance, on est aveugles : on a besoin de beaucoup plus de détails et de précisions.

**CL :** Ne pas pouvoir nous rendre avec les personnes dans les endroits qui leur sont chers, a changé la manière dont elles nous ont parlé de la ville. Toutes les personnes ont dû reconfigurer leur géographie : elles nous ont parlé de zones et de visages qu'elles n'auraient certainement jamais nommées dans d'autres circonstances. Cette visibilité donnée par le confinement, c'est un gain si on peut conserver cette attention dans le temps, mais elle ne compense pas tout le manque. Si le confinement n'est pas qu'une interruption et un rapt de nos vies, il crée un

dysfonctionnement. On mesure à quel point ce qui fait la saveur de nos existences passe par l'autre et c'est une saveur qui ne se remplace pas.

**CI :** Comment abordez-vous les conversations : êtes-vous toutes les deux ou tou-te-s ensemble ? Demandez-vous aux personnes de fermer les yeux par exemple ? Suivez-vous un protocole précis ?

**LB :** C'est Camille et moi qui menons les entretiens. Le fait d'être deux permet de « désaffecter ». On n'est pas du tout dans des rapports de confessions ou d'aveux. La plupart du temps, chaque rencontre démarre par une présentation assez détaillée de qui on est, de ce que l'on fait, de comment on le fait et ce que l'on vient faire à Nyon. Et puis on nomme les personnes qui ont permis que l'on puisse venir jusqu'à elles et qui, en général, nous ont déjà introduites auprès d'elles.

**CL :** On aime bien que la première manière dont on est introduites nous échappe et passe par les mots des autres.

**LB :** On a une sorte de « document-patron » pour aborder les territoires-fantômes et les gestes-paysages de ces personnes. Mais le canevas bouge tout autant que les personnes que l'on rencontre. Régulièrement aussi, on fait un point dramaturgique pour se ressaisir de la portée de chaque entretien.

**CL :** On n'élabore pas de protocole, on ne le fait jamais parce qu'on aime cette trivialité de la conversation. Il n'y a pas de cérémonie où les personnes fermeraient les yeux. Dans les conversations par Skype, on ne met pas la caméra : quand on se dit bonjour, on se montre nos visages et après on l'enlève. C'est un moment où les personnes prennent le temps de verbaliser ce qu'elles sont en train de vivre. On tient à une qualité d'écoute. Il peut nous arriver de zoomer dans une chose qui passe vite dans la conversation : on va comme ralentir à cet endroit-là pour qu'une épaisseur se crée. On zoome pour mieux comprendre toutes ces petites choses qui se modifient dans nos vies et dont on ne prend pas le temps de regarder à quel endroit elles nous touchent. Quelles nouvelles sensibilités sont apparues ou au contraire de quoi a-t-on été amputé ?

**CI :** Le fait de ne pas utiliser la caméra... diriez-vous que son absence permet à la parole de s'ouvrir ?

**LB :** Certainement. On a aussi des écoutes différentes avec Camille. L'ouverture s'opère à partir de la sonorité des mots choisis ou, comme dirait Maria, sur les malentendus : de ce que nous, nous pouvons noter et de ce qui va ouvrir nos imaginaires de conversantes. Par la présence, on se serait expliqué, on aurait fait préciser ou corriger. Sans se voir, on développe un autre rapport au langage oral.

**CI :** Quelles sont les perspectives ? Vers où allez-vous ?

**LB :** Pour l'instant, on prépare une émission radiophonique pour août que l'on va appeler épisode 0 ou épisode 1. On se laisse la porte ouverte pour l'année qui vient, car on a beaucoup parlé de cette notion de durée avec Véronique. Ce sera peut-être sur un, deux ou cinq ans, on ne peut pas dire.

**CL :** Il y a une chose qui est importante et à laquelle on tient beaucoup dans nos projets, c'est que la conversation que l'on compose est à la fois avec les « présent·e·s » que l'on rencontre dans les conversations vives, mais elle est aussi

entre ces vivant·e·s et les fantômes, et c'est ça qui fait souvent la matière de nos émissions radiophoniques ou des Fabriques du commun. Dès le début de nos conversations, on essaye d'être dans cette composition d'une conversation élargie, trans-temporelle, en pensant à tel penseur ou telle penseuse, en convoquant des textes littéraires, philosophiques ou anthropologiques. On ne partage pas immédiatement ces références pendant la conversation, elles s'entendent pendant l'émission, mais cette conversation élargie se compose tout au long du processus et au sein de notre équipe. Maria, Emmanuelle et Benjamin, qui ne sont pas dans les conversations en direct, lisent les notes que l'on a prises des conversations et écoutent les entretiens que l'on a réalisés. Emmanuelle va dériver vers des intuitions visuelles et cartographiques, Maria vers les écritures qui composent notre corpus ou elle va en proposer elles-mêmes de nouvelles depuis sa propre pratique d'écriture. Benjamin, lui, traduira plus son écoute en nouvelle création de sons à écouter. Peu à peu un autre langage croisé va se composer et nourrir l'émission radio.

**CI : Diriez-vous que les personnes avec qui vous conversez ont des fantômes en commun ?**

**LB :** Tout le rapport aux oiseaux est apparu de manière assez récurrente dans les conversations. En ce sens des autrices comme Vinciane Despret, Marielle Macé ou Maria sont des fantômes communs. Les fantômes sur lesquels on se retrouve, ce sont surtout les pratiques, les regards et les écoutes que ces personnes avaient jusqu'ici ou qu'elles se sont mises à avoir ou à fantomiser du fait du manque.

**CL :** Plusieurs personnes nous parlent de mêmes lieux ou de mêmes personnes qui leur sont chères et avec lesquelles elles ne peuvent plus être en co-présence. On est dans un rapport de fantômes communs. Quand une personne nous parle par exemple du quai du train et du café de la roulotte : cette image-là, ce paysage-là, il est fantomatique pour plusieurs personnes alors qu'il est un paysage existant et potentiel.

**LB :** Il est fantomatique et fantasmé. C'est son fantasme : c'est la chose qu'elle veut retrouver le plus vite possible.

**CL :** Tu viens de dire la chose. Le fait qu'il y ait de la perte, que les choses se fantomisent, alors elles peuvent se retourner en possibles : ce qui n'est plus là est aussi ce qui va venir et ce qui viendra autrement. Le fantôme, il traverse, il n'est pas nostalgique, il est ce que l'on désire retrouver. Il y a quelque chose : ce n'est pas la volonté de convoquer les fantômes et les disparus à jamais, mais notre capacité de prendre soin de nos pertes. On reprend beaucoup, pour nos projets, une parole de Rilke qui dit : « Perdre aussi nous appartient. » C'est à nous de faire en sorte que ces fantômes reprennent de la chair.

**CI : Concernant le premier épisode : comment avez-vous conçu sa forme, sa durée, sa diffusion ?**

**LB :** Du fait de la situation, on est passés par plusieurs possibles. On a pensé un moment faire une émission en direct mais à distance, exactement comme on a mené toutes les conversations. Puis, finalement, la possibilité d'être physiquement

présentes et de réunir certaines des personnes avec qui nous avons conversé, autour de notre table radio, s'est ouverte. Nous allons donc proposer un dispositif radio dans un endroit de l'espace public que nous allons choisir en lien avec ces zones élastiques dont je parlais. Nous réunirons 4 ou 5 de nos conversant·e·s, des artistes invité·e·s pour la fabrique, possiblement des membres de l'équipe du far°, en jouant sur les distances autorisées et les autres formes de proximité à créer. De l'équipe nous serons Camille et moi à la « table » et, juste à côté, Benjamin Chaval se concentrera sur la partie de création sonore, de montage et de co-réalisation au moment du direct. L'émission va se composer à la fois de la convocation de ces paroles en direct et de banques de montages pré-enregistrés des conversations passées. L'idée de cette émission en direct est venue dès le tout début des réflexions avec une phrase de Maria : « Puisqu'il n'y a plus d'espaces communs, proposons des temps communs, ou envisageons comment ces temps communs peuvent se déployer. » Maria et Emmanuelle ne seront pas physiquement avec nous, mais elles seront aussi dans nos mots, l'une en nous rejoignant, possiblement, à distance, l'autre comme un fantôme bienveillant.

Charlotte Imbault est, de manière interchangeable, critique, créatrice sonore et curatrice.